



“ J’ai quelque chose à dire à la gent masculine ”

VIS MA VIE

Il communique sa vision de l’existence par le biais de la haute couture comme d’autres la communiquent par l’écriture, l’image ou le son. Le designer jurassien Luka Maurer, père de famille installé à Porrentruy avec sa marque « Garnison », fait partie de la génération montante de la mode suisse mais son ambition le porte à viser les boutiques du monde entier. Il vient de rentrer de Paris, où ses créations ont été scrutées dans le cadre du salon « Cube Showroom ». Portrait d’un chevalier de la mode masculine, fan du cinéaste russe Andreï Tarkowsky et du peintre romantique allemand Caspar D. Friedrich.

Nous rencontrons Luka Maurer dans son spacieux atelier situé aux portes de Porrentruy. Un lieu de pure création à l’écart du grand monde, dépourvu de clinquant ou de fioritures, où tout est opérationnel comme... dans une garnison. « Garnison » : nous verrons que le nom choisi pour la marque n’a rien d’innocent. Nous prenons place à une table en bois nue portant les cicatrices du temps. Assis face-à-face — il porte un chandail et un tablier noir, une barbe naissante et les cheveux coupés à ras — on ne peut s’empêcher de penser : Cet homme a dû être un templier dans une vie passée. Un guerrier respectant un code de conduite, et poursuivant un idéal. Sa voix est aérienne pourtant, aussi légère qu’une plume ; elle ne cherche pas à s’imposer. Luka s’exprime avec l’aisance d’un conteur détaché du personnage dont il raconte les aventures. « Je viens d’un milieu de boulangers travaillant en vieille-ville de Porrentruy, démarre-t-il. Mais pour ma famille, il est vite devenu clair que j’étais prédestiné à une carrière artistique. » Le petit Luka dessinait beaucoup. Il faisait des BD, créait des histoires, des personnages. « Je viens de l’époque des Manga, déclare-t-il. Je suis un peu comme Guznag, nous avons

les mêmes influences de base : par exemple les super-héros de la série Dragonball. Nos parents n’y voyaient que de la violence, mais derrière cette violence se dissimulaient pour moi des valeurs qui m’intéressaient : le sacrifice, le don de soi, le courage, la fidélité. L’esprit chevaleresque. »

Oiseau de nuit

Luka découvre le monde du design au lycée. L’idée que l’on puisse donner vie à un objet à partir d’un dessin le fascine d’emblée. Mais c’est au design industriel qu’il s’intéresse d’abord : les luminaires, le mobilier... Lorsqu’il a fallu choisir une voie, il songe donc à l’Ecole cantonale d’art de Lausanne (ECAL), qui propose justement ce type de formation. Mais il ne s’inscrit pas : il doit d’abord passer par l’école de recrues. « C’était juste après l’armée, dit-il, je vivais chez ma mère, je ne m’étais pas encore inscrit dans une école, tout était flou. Un jour, je suis tombé sur un reportage sur les créateurs japonais. Il y en avait un qui taillait des vestons colorés... Ce n’était pas les vêtements en eux-mêmes qui m’ont transpercé — c’était leur capacité de donner vie à des personnages. Alors je me suis dit : C’est ça. Et je me suis lancé. » Son dossier pour la Haute école d’art et de design à Genève (HEAD) est expédié peu après. Et il est accepté. « Je n’avais jamais utilisé une machine à coudre de toute ma vie, sourit Luka. Il fallait apprendre la coupe, le moulage. Ce n’était pas facile au début, mais la passion s’est installée. J’avais les clés de l’école et on pouvait y rester jusqu’à très tard pour travailler. Avec mes collègues, on vivait la nuit... » Ainsi les trois années d’école ont permis à l’oiseau de nuit de créer « un univers bien à lui et de lui rester fidèle ». Pour boucler son apprentissage, il fallait mettre sur pied une collection de bachelor qui impliquait sept silhouettes. « Nous n’avions que quatre mois, mais au final j’ai eu une très bonne note et même un prix, qui m’a permis de partir à l’étranger. » Nous sommes en 2011.

LUKA

MAURER

DESIGNER DE MODE

De l'importance des codes

Londres, Savile Row – une petite rue mondialement célèbre pour sa concentration de tailleurs traditionnels depuis plusieurs siècles, dont certains créent des costumes pour les têtes couronnées. C'est dans ce milieu ultra-compétitif que Luka, accompagné de ses premières créations et désireux de perfectionner sa technique, rencontrera le flamboyant Ozwald Boateng – une sommité de la mode britannique (à qui il n'avait pas osé envoyer son CV). « J'avais fait le tour de tous ces tailleurs et aucun ne m'avait pris pour mon stage. Il y en a même un qui m'a dit : Young man, sache qu'ici on ne forme que les anglais ! Alors j'étais un peu dépité... (silence) Et j'étais près d'abandonner lorsqu'un jour, je croise Boateng dans la rue. Il portait un costume turquoise et se baladait dans Savile Row. Alors j'ai pris mon courage à deux mains. Je l'ai abordé. Il m'a regardé du haut de ses 1m90 et m'a dit poliment : Passe au magasin et regarde si ce que je fais te plaît. J'étais scotché. »

Chez Ozwald Boateng, auprès de qui il restera un mois, Luka réalisera « la puissance que l'on peut injecter dans le vêtement », et l'importance des codes : le col, la poche poitrine, la poche passepoilée, qu'il suffit de changer un tant soit peu pour « raconter une tout autre histoire ». Fort de cette expérience, il s'envolera pour Berlin, afin de poursuivre sa quête de la perfection. Et là, c'est comme s'il avait débarqué sur une autre planète : la sienne ! Porté par la culture germanique et



slave, bercé depuis toujours par la musique techno qu'il qualifie de « romantique » et dont Berlin est l'épicentre – Luka se sent à 100% dans son élément. Il y travaillera entre autres pour un designer « assez classique », et il y rencontrera Olga, son épouse d'origine russe qui deviendra la mère de ses enfants. « Nous voulions rester plusieurs années là-bas, mais au bout de trois ans et demi, je voulais lancer ma propre marque. Je suis revenu en Suisse avec ma famille en 2015, d'abord à Genève, où j'ai décroché un poste d'assistant à la HEAD, et ensuite à Porrentruy. »



En quête du nouvel homme

Luka mettra une année complète à « définir ce qu'il voulait raconter à travers ses vêtements » et à poser une première collection masculine – spécialisation dont il ne se départira pas –, rapidement sélectionnée pour un défilé à Zurich. Les premiers clients arrivent, les premiers mandats. Aussi début 2017, le jeune designer s'installe dans les locaux que « Garnison » occupe actuellement. « J'ai démarré avec une table, des chaises, ma vieille machine à coudre et le fer à repasser de ma mère », sourit le jeune designer, qui admet sans ambages « avoir une facilité à habiller les hommes ». « J'ai l'impression d'avoir quelque chose à dire à la gent masculine, explique-t-il. J'arrive moins à me projeter sur la gent féminine, même si beaucoup de femmes s'habillent avec mes créations. Notre ligne est limpide, épurée, elle n'est pas ostentatoire et c'est pourquoi ça leur va si bien. » À y regarder de plus près, c'est comme si notre chevalier de la mode prenait la gent masculine par les épaules afin de la guider en lieu sûr. « Nous assistons au démantèlement de l'homme ancien et à la fin d'un empire, conclut Luka Maurer. C'est passionnant. Aujourd'hui, l'homme a besoin de trouver des valeurs en adéquation avec l'air du temps. Et je pense être là pour créer une transition vers le nouvel homme, afin que la gent masculine retrouve sa noblesse, ce brin de romantisme qui caractérise la chevalerie. » On l'avait dit, rien d'innocent dans le nom Garnison.

Pablo Davila

www.garnison.ch

instagram : [garnison_](#)

facebook : [garnison](#)

Crédits Photo : Julien Palmilha : www.cyclo.ch